



maintenait son pouvoir. Gandhi, dans son action, s'est attaqué au premier, (et là l'emploi de la violence n'était nullement indiqué), en négligeant de parti pris le second. D'ailleurs, l'Inde n'est plus capable, aujourd'hui et jusqu'à nouvel ordre, d'employer la violence. Elle est presque complètement désarmée (l'Indou n'a même pas le droit d'avoir un fusil de chasse) et, en sa grande masse, plus prédisposée, par son caractère et ses habitudes séculaires, aux sacrifices humains qu'aux insurrections armées. De plus, en évitant la violence, on enlevait au gouvernement tout prétexte pour mettre en action son appareil de coercition et venir troubler l'œuvre pacifique d'unification — ou tout au moins, on lui rendait sur ce terrain la tâche plus difficile. Protégée de la sorte par la non-violence l'œuvre de l'unité indienne s'implanta et s'étendit. La question du Khalifat (respect de l'autorité temporelle du Sultan), fut inscrite dans le programme des revendications du Congrès national de Calcutta, ce qui cimentait la solidarité des Indouïstes et des Musulmans. L'abolition du préjugé contre les non-touchables fut imposée par le Congrès comme un devoir religieux. Le sentiment national donna forme à la conscience de l'exploitation économique. L'indoustani prit rang de langue nationale.

Cependant, le gouvernement commença à s'alarmer et à organiser la répression, et les terribles difficultés dont l'échéance avait été retardée se présentèrent brusquement. Alors, Gandhi, conscient des réalités autant que plein de confiance dans la pesée formidable qu'était susceptible d'exercer la population de toute l'Inde en manifestant même pacifiquement sa volonté, déclancha la résistance désarmée. Il a, ne cessons pas de le répéter, une foi entière dans le triomphe de ce moyen, et l'ascendant fantastique qu'il exerce sur les masses indoues autorise des espoirs démesurés. Mais il ne s'aveugle pas au point de considérer comme une fin ce qui n'est qu'un moyen. Cette démarcation n'était peut-être pas très claire en lui au début de son apostolat. Mais elle l'est devenue, sous l'influence des événements, dans l'esprit de l'homme qui en vient à faire une déclaration aussi catégorique que celle-ci :

« Je n'ai pas recommandé la non-violence en tant que principe moral ou comme une finalité. La non-violence que j'ai prêchée est une méthode politique. Il s'en suit qu'étant une tactique, cette non-violence pourra être abandonnée, après avis préalable lorsqu'elle se montrera inefficace... Si les membres du Congrès et les comités du Khalifat se rendent compte de cette simple vérité, de deux choses l'une : ou bien nous terminerons victorieusement cette lutte dans l'année, ou bien, fatigués de la non-violence, nous renoncerons à elle pour entreprendre l'exécution d'un tout autre programme. »

Ce langage éclairé singulièrement le grand problème qui nous occupe. Dans le même passage se trouve un membre de phrase qui nous avertit qu'une distinction de cette nature ne doit pas déteindre dans la pratique et dans l'immédiat : « ...C'est une tactique... Mais même une

tactique exige de nous une adhésion loyale en pensée, paroles, et action... »

Une autre citation montrera mieux encore combien Gandhi est loin d'être un maniaque de la non-violence :

« Ce ne sont pas mes idées sur la non-violence qui ont dicté ma décision... Mon opinion est que le but de la nation est la Swaraj et non pas la non-violence. Il est vrai que mon propre but est autant l'un que l'autre, parce que je suis d'avis que le Swaraj n'est réalisable par la masse que grâce à la non-violence. N'ai-je pas répété souvent, dans ce journal, que je voudrais que l'Inde se libérât même par la violence plutôt que de rester toujours esclave ? Dans son esclavage, elle est complice de la violence exercée par son tyran ».

Romain Rolland, qui fait allusion à cette déclaration de Gandhi, estime que ce langage est « stupéfiant » dans sa bouche. Nous l'estimons, au contraire, tout à fait conforme au génie du Mahatma ; c'est là le langage d'un vrai manieur de foules, d'un vrai constructeur de sociétés, qui n'est pas le jouet d'idées abstraites, et nous ne sommes pas surpris que l'apôtre nous apprenne qu'il a souvent parlé de la sorte.

Et nous disons : Si Lénine s'était trouvé à la place de Gandhi, il aurait parlé et agi comme lui en ce qui concerne la forme à donner à la guerre irréductible entre l'exploité et l'exploiteur — parce que ce sont des hommes de même espèce, des calculateurs prodigieux qui, penchés au-dessus des continents animés, savent mesurer le pour et le contre !

Nous assistons, dans deux vastes morceaux du monde, à deux drames pareils, tombés de l'une et de l'autre pensée : nous voyons deux multitudes prolétariennes imbuées de la notion d'une modification sociale radicale fondée sur la participation de tous à l'effort créateur et à la souveraineté — se dresser contre une réalisation politique et sociale où tout est fonction de l'intérêt de quelques surhommes. Ces multitudes n'ont qu'un but : faire prévaloir leur conception, la mettre à la place de l'ordre réalisé, afin d'empêcher que le jeu des intérêts dirigeants ne continue à se résoudre pour les masses humaines en misère et en massacres. La formidable situation que les progrès industriels et scientifiques et la centralisation moderne donnent au pouvoir constitué qui détient tous les services de la nation, rend ardue cette prise en possession du pouvoir, ou, si l'on préfère, cette transmission des pouvoirs. L'objectif militaire de la guerre civile que nous appelons — et que Gandhi appelle comme nous — la Révolution. Deux moyens se présentent pour obtenir des puissances l'abandon de leurs privilèges et leur participation à un statut social égalitaire : la persuasion, et la contrainte. Lénine est pour la contrainte — et Gandhi aussi. Ni les riches bourgeois russes, ni les riches Anglais n'accepteront un nouvel ordre de choses sans y être obligés. Il s'agit donc de les y obliger.

Les foules russes, les premières sur la terre, ont accompli le premier acte de leur émancipation : elles ont vaincu l'ennemi national, et elles ne se trouvent plus en butte qu'à l'ennemi universel. L'ordre nouveau n'est, dans le monde, qu'un cœur compact, qui bat, et les ramifications et les noyaux de la III^e Internationale, dessinent partout l'organisme d'ensemble, mais ne font corps nulle part encore avec les nations saignantes.

Eh bien, il me semble que si on regarde attentivement le mouvement gandhiste, on voit l'Inde prendre sa place dans cette reconstruction générale du statut collectif. Les armes que lui fournissent ceux qui la délivrent déjà par la pensée et la conscience, ne l'éloignent pas, ne la séparent pas de l'effort fraternel réalisé ailleurs. L'action passive, si l'on peut employer cette expression, est souvent